

ROBERTO CALASSO

La folie qui vient des Nymphes



Flammarion

ROBERTO CALASSO

La folie qui vient des Nymphes

Avant de vouer un culte à la raison, les Grecs se sont enthousiasmés pour la notion de possession. Lié aux affres de la passion, ce phénomène de « folie divine » revêt diverses formes et génère la pensée même, la poésie, la divination. Roberto Calasso se penche sur l'histoire secrète de cette notion, méprisée et attaquée par les Modernes. Il rappelle qu'elle doit son origine à la figure de la Nymphé, instigatrice de la première possession, la possession érotique, qui touche non seulement les hommes mais aussi les dieux. Il redonne du sens à ces êtres délicats et sibyllins, fascinants et terribles. Dans cet essai d'une grande modernité, d'autres œuvres affluent, recoupant le thème de la possession, parmi lesquelles *Lolita* de Vladimir Nabokov, *Fenêtre sur cour* d'Alfred Hitchcock, ou encore *Gilda* de Charles Vidor.

Né à Florence, Roberto Calasso vit à Milan et dirige la maison d'édition Adelphi. Il a notamment publié La Ruine de Kasch (1987), Les Noces de Cadmos et Harmonie (1991), Ka (2000), Le Fou impur (2000), La Folie Baudelaire (2011), ainsi que les essais Les Quarante-neuf Degrés (1995) et La Littérature et les Dieux (2002).

Traduit de l'italien
par Jean-Paul Manganaro

Flammarion

LA FOLIE QUI VIENT
DES NYMPHES

DU MÊME AUTEUR

La Ruine de Kasch, Gallimard, 1987 ; Folio, 2002.

Les Noces de Cadmos et Harmonie, Gallimard, 1991 ;
Folio, 1995.

Les Quarante-neufs Degrés, Gallimard, 1995.

Le Fou impur, Gallimard, 2000.

Ka, Gallimard, 2000 ; Folio, 2006.

La Littérature et les Dieux, Gallimard, 2002.

Le Rose Tiepolo, Gallimard, 2009.

La Folie Baudelaire, Gallimard, 2011.

Roberto CALASSO

LA FOLIE QUI VIENT
DES NYMPHES

*Traduit de l'italien
par Jean-Paul Manganaro*

Flammarion

Titre original : *La follia che viene dalle Ninfe*

Éditeur original : Adelphi

© Roberto Calasso, 2005

Pour la traduction française :

© Éditions Flammarion, 2012

ISBN : 978-2-0812-9287-1

LA FOLIE QUI VIENT DES NYMPHES

Le premier être auquel Apollon parla sur la terre fut une Nymphé. Elle s'appelait Telpouse et elle commença à tromper tout de suite le dieu. Apollon venait de Calchis et avait traversé la Béotie. La vaste plaine, qui devint par la suite riche en blé, était alors recouverte d'une forêt épaisse. Thèbes n'existait pas. Il n'y avait pas de routes ni de sentiers. Et Apollon cherchait un lieu pour lui, où il pourrait fonder son culte. Selon l'hymne homérique, il en rejeta plusieurs. Il vit enfin un « lieu intact » (*chôros apémōn*), dit l'hymne. Apollon lui adressa la parole. Dans l'hymne ce passage est brusque : ce lieu est un être. En deux vers, sans transition, le masculin *chôros* devient un être féminin (« Tu t'arrêtas près d'elle et lui adressas ces paroles »). C'est ici qu'avec la plus grande rapidité et la plus grande densité, il nous est montré ce à quoi

correspond la Nymphé dans l'économie divine des Grecs.

Apémōn signifie « intact » dans le sens d'« indemne », « entier » : cela se dit de ce qui n'a pas subi les *pémata*, les « calamités » qui viennent des dieux et des hommes. Mais Telphouse considéra l'arrivée d'Apollon comme une calamité. Et aussitôt, cachant sa colère, elle le trompe. Elle conseille au dieu d'aller ailleurs, parce que son sanctuaire majestueux serait troublé par le « fracas des caavales et des mulets » de la Nymphé qui « boivent à ses sources sacrées ». Et les visiteurs regarderaient plutôt les juments que le temple, dit Telphouse avec une ironie délicateuse et perfide – et elle ajoute : un lieu âpre, abrupt est plus indiqué pour Apollon, là où les rochers du Parnasse se fendent en une gorge.

Apollon, sans savoir, suit son conseil. Il découvre l'endroit qui sera Delphes – et sa « source aux belles eaux », entourée par les anneaux d'un énorme dragon femelle, qui tue « tous ceux qui le rencontrent ». En fait, c'est Apollon qui va le tuer, le laissant se putréfier au soleil. C'est là son grand exploit, sa grande faute. La pensée la plus immédiate qui vint à Apollon après avoir tué Python fut que la première « source aux belles eaux » l'avait

trompé. Il revint sur ses pas. Il provoqua un éboulement de rochers sur la source de Telphouse, pour en humilier le courant. Puis il dressa un autel et se le dédia à lui-même et alla jusqu'à voler son nom à Telphouse, en se faisant appeler Apollon Telphousien.

C'est ce que raconte l'hymne homérique. Mais observons certains détails. Lorsque Apollon arrive à Telphouse et lorsqu'il arrive à Delphes, il prononce des paroles identiques, en manifestant sa volonté de fonder sur les lieux un oracle pour tous ceux qui habitent dans le Péloponnèse, sur les îles et « pour tous ceux qui habitent l'Europe » : c'est le premier texte où l'Europe est nommée en tant qu'entité géographique, mais elle ne désigne encore ici que la Grèce centrale et celle du Nord. De plus : à Telphouse et à Delphes le dieu trouve également – et tout d'abord – une « source aux belles eaux », comme le dit le texte en se servant d'une formule identique pour les deux lieux. Enfin : dans l'hymne, Python est un être féminin, tel qu'il apparaît, d'ailleurs, dans d'autres traditions. Tout cela donne une impression, presque optique, de dédoublement : comme si un même événement s'était manifesté deux fois : une fois dans le dialogue trompeur et malicieux entre le dieu et une Nymphe, une

autre dans le duel silencieux entre le dieu-archer et le dragon femelle enroulé. Au centre, dans un cas comme dans l'autre, il y a une source jaillissante. Et dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de l'histoire d'un pouvoir qui est dépossédé. La Nymphé et le Dragon femelle sont les gardiens et les dépositaires d'une connaissance oraculaire qu'Apollon, à présent, leur soustrait. Dans tous les rapports entre Apollon et les Nymphes – rapports tortueux, d'attraction, de persécution et de fuite, qui ne furent heureux qu'une seule fois, lorsque Apollon se métamorphosa en loup dans son coït avec la Nymphé Cyrène – demeure toujours ce sous-entendu : Apollon a été le premier envahisseur et usurpateur d'un savoir qui ne lui appartenait pas, un savoir liquide, fluide, auquel le dieu imposera son mètre.

Et Apollon n'est pas seulement le débiteur des Nymphes dans la connaissance oraculaire, mais aussi dans l'usage de son arme : ce sont elles, en effet, qui lui apprirent à tendre l'arc. Quant à la divination, dans l'*Hymne à Hermès*, on fait allusion à certains êtres féminins qui furent pour lui des « maîtresses » dans cet art : trois jeunes filles ailées, des sœurs vénérables, dont la tête était couverte de poudre brillante, qui voletaient sur le Parnasse, en se

nourrissant de miel. Elles sont appelées Thries et un grand nombre de signes nous conduisent à les identifier avec les trois Nymphes de l'Antre Corycien, sur les hauteurs du Parnasse. Les Thries disent le vrai si elles ont pu manger du miel, mais elles mentent et tourbillonnent dans l'air si elles en sont privées. Apollon se montre impatient de s'en débarrasser. Il voulait effacer tout ce qui pouvait rappeler les origines de son pouvoir souverain. C'est ainsi qu'il les offrit à Hermès, cadeau empoisonné, avec des mots qui les humiliaient, comme si les Thries représentaient les basses œuvres de la divination et comme si elles devaient rester pour toujours, avec leurs dés et leurs petits cailloux, dans un enclos enfantin de la connaissance. À l'égard de Telphouse comme à l'égard des Thries, Apollon suivit la même impulsion : rabaisser, humilier des êtres féminins porteurs d'un savoir qui le précédait. Ainsi, il demeura avec un vide auprès de lui. Et l'on peut supposer que le lieu que les Thries avaient laissé libre devrait être occupé, un jour, par les Muses. De fait, lorsqu'elles habitaient encore sur l'Hélicon, les Muses étaient justement trois. Et, lorsqu'elles parlent à Hésiode, au début de la *Théogonie*, elles se déclarent les énonciatrices

aussi bien de la vérité que du mensonge, exactement comme les Thuries. Mais elles taisent un détail, sur l'ordre d'Apollon, peut-on supposer : le miel. Et pourtant, selon Philostrate, quand les Athéniens partirent fonder des colonies en Ionie, les Muses, sous la forme d'abeilles, conduisirent la flotte. Et la Pythie était appelée « l'abeille delphique ». Mais Apollon est obligé d'effacer tout souvenir du miel, de même qu'il voulut remplacer le second temple de Delphes, construction en cire et en plumes des abeilles elles-mêmes, par un temple de bronze. À présent seulement, il pourrait revendiquer pour lui seul la connaissance de la pensée de Zeus. Ce fut le premier et le plus pur mensonge d'Apollon.

Ce sont tout d'abord les scholiastes et les lexicographes, cette légion d'espions nous renseignant sur la vie secrète des dieux, qui nous permettent de découvrir qu'Apollon mentait. Nous finissons ainsi par savoir que, bien avant Apollon, le serpent Python lui-même avait pratiqué la mantique à Delphes. Et que, avant Apollon, Dionysos y proférait déjà des oracles. Enfin Plutarque, qui faisait partie du collège sacerdotal du sanctuaire, nous assure que la souveraineté delphique était partagée en parties égales entre Apollon

et Dionysos. Derrière toutes ces vicissitudes se dessinait un événement obscur. Dans l'attente que le « fils plus fort que le père », selon la vaticination de Thémis, apparaisse et qu'il le détrône, Zeus voulut partager la souveraineté entre deux de ses fils, Apollon et Dionysos. Et le moyen d'atteindre la connaissance qu'il leur confia fut le même : la possession. À l'époque de la plénitude de Zeus, la métamorphose régnait comme statut normal de la manifestation. Alors qu'à l'époque déjà entamée par la prophétie de Thémis, la réalité se durcissait, les objets se fixaient. À présent, la métamorphose allait migrer dans l'invisible, dans le royaume scellé de l'esprit. Elle deviendrait connaissance. Et cette connaissance par la métamorphose se concentrait en un lieu, celui qui était en même temps une source, un serpent et une Nympe. Que ces trois êtres fussent, dans l'apparaître, trois modalités d'un seul être est ce qui, à travers des traces répandues avec parcimonie dans les textes et dans les images, nous fut signifié pendant des siècles – et l'est aujourd'hui encore.

Dans un appendice à son étude imposante sur le mythe delphique, *Python*, Joseph Fontenrose observe qu'un écrivain, le nomade

libertin Norman Douglas, avait anticipé les découvertes auxquelles Fontenrose lui-même et d'autres chercheurs n'allaient parvenir qu'« après un dur travail de recherche érudite ». Ouvrons le chapitre « Dragons » de *Old Calabria*. C'est ici que Douglas s'est posé, avec l'effronterie d'un enfant, cette question brutale, qui entrouvre les portes : « Qu'est-ce qu'un dragon ? » Et il a répondu : « Un animal qui regarde et observe. » De fait, *drákōn* dérive de *dérkomai*, qui signifie « avoir une vue perçante ». Mais quel est l'œil du dragon ? Douglas répond : la source. Plus encore qu'être liés, dragon et source sont les parties d'un même corps. Quelques exemples disparates recueillis par Douglas, auxquels Fontenrose ajoute « le mot hébreu *ayin*, qui signifie “œil” et “source” », concordent sur un point : l'eau vitreuse de la source n'est pas uniquement protégée par les anneaux du dragon, mais elle est elle-même son regard meurtrier, qui scrute tout étranger. Pour conquérir la souveraineté sur la possession, Apollon avait, tout d'abord, dû se battre avec *un autre œil*, avec un regard qu'il s'incorporerait en tuant Python, de même qu'Athéna portait sur sa poitrine, dans l'égide, le regard de sa victime, la Gorgone.

La connaissance à travers la possession, la découverte en laquelle convergent Dionysos et Apollon, n'est pas quelque chose que l'on puisse ajouter à une conception déjà établie comme un appendice, un phénomène marginal ou une variation excentrique. Si on l'accepte, elle bouleverse de l'intérieur tout ordre préexistant, tout comme Dionysos ébranla les murs de l'incrédule Thèbes. Si la connaissance sur laquelle se fonde Delphes n'est pas seulement le fruit de la tromperie des prêtres rusés, alors la voix du sujet qui connaît sera toujours au moins une voix double, la voix de la *phrónēsis* qui contrôle, mais aussi une parole qui accueille en elle un dieu, *éntheos*, parole qui, avec le même caractère abrupt, s'impose d'abord, puis nous quitte. Et cette voix double est telle parce qu'elle correspond à un *double regard*, le regard qui observe et le regard qui contemple celui qui observe, l'œil d'Apollon et l'œil de Python caché en lui, la Nympe qui jaillit dans l'invisible.

Si nous entendons le verbe être comme signal de ce que les voyants védantiques appelaient *bandhu*, les « connexions » qui seules donnent une signification à ce qui existe, on peut dire que la source est le serpent, mais la

source est aussi la Nymphé, et donc la Nymphé est le serpent. Ce qui se réunira chez Mélusine en un seul corps, se partagea à Delphes en trois êtres : Python, Telphouse, la source, parce qu'apollinien est tout d'abord ce qui scande et sépare : le mètre. Mais la substance était unique. C'est pour cette raison que les Nymphes peuvent aussi bien être salvatrices que dévastatrices – ou bien les deux à la fois. Et en suivant les rares témoignages sur la vie de Telphouse, nous découvrons qu'elle était appelée Telphouse Érinée – et nous nous rappelons alors que, dans la *Théogonie* d'Hésiode, les mystérieuses Nymphes des frênes, les Méliés, étaient nées avec les Érinées du sang qui jaillissait de la plaie ouverte dans le ventre du père Ouranos par la faucille de Cronos. Les Nymphes euphémisées qui lorgnent aux coins d'un plafond baroque sont tout de même sœurs consanguines et, dans le sens le plus littéral, des justicières funestes. Et d'autres traits encore nous apparaissent à présent éclairés d'une lumière nouvelle. Pourquoi donc les Nymphes doivent-elles être *akoímētoi*, « insomniaques » ? Mais parce que tels sont les dragons, parce que la source jaillit sans interruption et que son regard ne cesse de veiller.

Juste avant d'arriver à Thèbes, sur les pentes du Cithéron, se trouvait la ville de Platée. C'est ici qu'en 479 les Grecs vainquirent les Perses au cours d'une bataille qui dissipa à jamais cette menace. On peut dire que c'est seulement après Platée que l'Europe fut irréductiblement l'Europe, désormais libérée de l'éventualité d'être engloutie par l'Asie, comme un de ses ultimes promontoires rebelles. Avant la bataille, selon Plutarque, l'oracle de Delphes donna des indications précises sur les actes de dévotion que les Athéniens devraient accomplir, s'ils voulaient être vainqueurs. Prier les Nymphes Sphragitides était l'un de ces actes – et c'est le seul cas où les Nymphes sont évoquées à l'occasion d'une guerre. Il existe ensuite un autre témoignage : Pausanias fait mention d'un antre des Nymphes, appelé Sphragidion, qui se trouvait quinze stades au-dessous du Cithéron et dont on disait qu'il avait été anciennement un sanctuaire oraculaire. Le mot Sphragitides renvoie à *sphragis*, « sceau ». Quant à *sphragidion*, c'est aussi le nom d'un genre de bijoux qui étaient offerts dans les temples pour orner les déesses. Bouché-Leclercq proposa de traduire *Sphragidites* par « “scellées”, comme qui dirait les “mystérieuses” ». On se demande alors : quel était le

sceau, le secret des Nymphes ? Et il faut tout de suite observer que si ce secret existe, il a été tout aussi bien protégé que le secret d'Éleusis, à tel point qu'il n'a même pas été reconnu. Et d'ailleurs, avec les Nymphes, il est d'usage de nier l'évidence. En dépit d'un enchevêtrement imposant de mythes, un illustre savant comme Martin P. Nilsson a écrit, dans sa *Geschichte der griechischen Religion*, qui a été et continue d'être une référence obligée : « Les Nymphes n'ont eu affaire à la mantique que par hasard [notons la délicatesse de ce "hasard" qui s'insinue dans la vie des êtres divins] ; ce dont la littérature témoigne n'est pas vraiment remarquable [par exemple le *Phèdre* de Platon]. » En corrélation avec cette négation de toute connaissance divinatoire que l'on puisse attribuer aux Nymphes se trouve évidemment l'affirmation qu'on lit juste après. Les Nymphes « incarnaient la vie de la nature qui prodigue la fertilité ». Et la recherche se sent satisfaite par cette phrase. Ainsi, lorsqu'un fragment d'Eschyle nous dit que les Nymphes sont *biódōroi*, qu'elles « offrent le don de la vie », que nous faut-il penser de cette expression admirable ? Nous faut-il, comme la phalange compacte des chercheurs de ce dernier

siècle, les mettre en rapport exclusivement avec la « fertilité » ? « Fertilité » : il n'existe pas de mot qui ait été un plus grand fléau, depuis l'époque de Mannhardt jusqu'à aujourd'hui, pour les études mythologiques et religieuses. Il est facile, si l'on veut, de relier à la « fertilité » n'importe quel phénomène religieux ou n'importe quel dieu du monde antique. Mais à condition de se contenter d'une chaîne de tautologies, un peu comme si un anthropologue d'un autre monde pensait donner une explication ultime et exhaustive des phénomènes les plus disparates du monde qui nous entoure, en affirmant qu'ils sont liés à la production. Cet énoncé est sans aucun doute vrai, mais pourvu d'une force minimale de connaissance. La littérature, le recyclage des déchets, la publicité ou l'astrophysique sont toutes des activités liées au cycle de la production. Mais a-t-on dit, avec cela, quelque chose de spécifique et de déterminant sur ces activités ? De même pour la fertilité. La nature étant le référent ultime du monde antique, comme pour nous la société dans son autosuffisance démoniaque, il est clair que l'on peut faire endosser à n'importe quel dieu un de ces « habits de confection » de la fertilité, comme les appela une fois Georges

Dumézil. Mais tout cela ne nous aidera pas beaucoup pour la compréhension des particularités de ces dieux. Et l'on peut imaginer le sourire que, depuis leurs hauteurs, ils consacreront à ces fidèles bornés.

Dans le passage de la *Vie d'Aristide* où Plutarque mentionne les Nymphes Sphragitides nous rencontrons une remarque latérale à propos de leur antre : « On dit qu'il fut, autrefois, le siège d'un oracle et que de nombreux habitants des alentours étaient possédés, si bien qu'on les appelait *nymphólēptoi*. » Arrêtons-nous maintenant sur ce mot : *nymphólēptos* signifie « pris, capturé, enlevé par les Nymphes ». Et écoutons la langue : *nymphólēptos* est un anneau d'une chaîne de mots composés de la même façon, en utilisant le verbe *lambánō* et le nom de la puissance qui préside à un certain genre de possession. Ainsi nous rencontrons le terme plus vague et plus vaste, *theólēptos*, qui indique la possession divine en général et que Julien l'Apostat employait encore pour désigner Homère. Mais on peut être aussi *mousólēptos*, *daimoniólēptos*, *phoibólēptos*, *demetriólēptos*. Soudain s'ouvre devant nos yeux le large éventail de la possession grecque. Les Grecs appelaient celui qui était possédé *kátōchos*, terme descriptif qui

TABLE

La folie qui vient des Nymphes	5
Le syndrome Lolita	43
Le studio de tournage de l'esprit	49
Le gant de Gilda	65
John Cage ou le plaisir du vide	71
Sentiers tortueux	79
Kafka parmi les naturistes	95
Kafka et Frau Tschissik	103
Confessions bibliographiques	111
L'édition comme genre littéraire	125
<i>Note</i>	141

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELHN000288.N001
Dépôt légal : septembre 2012